

illustration de couverture,
de haut en bas :

David Ricardo : 1772-1823

Karl Marx : 1818-1883

John-Maynard Keynes : 1883-1946

Collection dirigée par
Alain Gélédan

Histoire des pensées économiques

les fondateurs

Maurice Baslé
Professeur agrégé
des facultés de sciences
économiques,
Universités de Brest et
de Rennes 1.

Bernard Chavance
Maître de conférences à
Paris VII, chargé de
conférences à l'EHESS.

Jean Léobal
Professeur de sciences
économiques et sociales.

Françoise Benhamou
Agrégee de sciences
sociales,
Université de Paris X.

Alain Gélédan
Professeur de sciences
économiques et sociales.

Alain Lipietz
Economiste au CNRS et
au CEPREMAP,
Directeur de recherche
à Paris VII.

Éditions Dalloz
11, rue Soufflot, 75240 Paris cedex 05

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Editions Dalloz - 1993

1993
 sirey

6.2. Karl Marx, le prophète boulimique

KARL MARX (1818-1883), THÉORICIEN ET MILITANT

Un siècle après sa mort, pour un tiers de l'humanité, la pensée de Karl Marx (parfois horriblement défigurée) était encore la référence absolue en matière de sciences sociales. Dans le reste du monde, des dizaines de millions de syndicalistes, des dizaines de milliers de chercheurs, historiens, sociologues, géographes, politologues, et bien sûr économistes appuyaient leur lutte ou leurs recherches sur des thèmes, des thèses, lancés par Marx. Et, dans la majorité hostile des autres chercheurs, publicistes, politiciens, on se sentait périodiquement tenu de démontrer pour la énième fois la mort de Marx. En attaquant des thèses qui lui sont difficilement attribuables, ou en concédant que son œuvre n'apporte rien par rapport à des contributions... ultérieures.



Situation *totale-
ment
exceptionnelle* dans le
domaine des sciences sociales.
Seules les postérités de Keynes
et de Freud peuvent lui être
comparées, dans des domaines
bien plus restreints. Car Marx
n'est pas qu'un économiste.
C'est un *philosophe qui, par
militantisme, a fondé un socle
épistémologique* nouveau pour
l'ensemble des sciences
sociales, et ne s'est jamais tota-
lement spécialisé dans celle
qu'il jugea la plus utile de criti-
quer et de développer :
l'économique.

Genèse d'une pensée critique

Né en 1818 à Trèves d'un père juif converti au protestantisme, il partage, dans sa jeunesse studieuse, l'angoisse de sa génération : pourquoi la Révolution française n'a-t-elle pu apporter à l'Europe le bonheur fondé sur la raison ? Il défend en 1841 sa thèse sur *La Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure*, où il

oppose au déterminisme absolu du premier le déterminisme relatif du second, qui ménage aux atomes un petit degré de liberté. Lourdeur des déterminismes, espace pour la liberté qui peut finalement changer le monde : toute sa philosophie est déjà là.

Démocrate radical issu de cercles « jeunes hégéliens », il doit se réfugier à Paris en 1843. Là s'accomplit, dans les bibliothèques et les arrière-salles de cafés ouvriers, la « fusion de la philosophie allemande, de l'économie politique anglaise et du socialisme français ». En 1843, il publie la *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, où il identifie dans le prolétariat la classe qui, n'ayant rien, ne peut se libérer qu'en libérant toutes les autres. Les *Manuscrits philosophico-économiques* de 1844, puis *l'Idéologie allemande* et les *Thèses sur Feuerbach* (1845) scandent cette évolution fulgurante qui va faire de lui à la fois le fondateur de la première Ligue des Communistes, et celui du matérialisme historique et dialectique.

Matérialisme historique et révolution

◆ La révolution qui balaya alors l'Europe met en avant et le militant (il sera membre du Comité de salut public de Cologne) et le rédacteur, avec son ami F. Engels, du *Manifeste communiste* (1848), puis le politologue qui tirera les leçons de la défaite (*Les Luites de classes en France*, 1850, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, 1852).

◆ De ces œuvres et des lettres de cette époque ressort une vision assez cohérente de ce que serait **une science de l'Histoire**.

On peut la résumer en trois thèses :

Thèse 1) « Les hommes font leur propre histoire, mais sur la base des conditions données, héritées du passé. » *Id.*

Thèse 2) Parmi celles-ci, « les conditions de la reproduction matérielle de la société sont déterminantes en dernière instance. »

Ces deux premières thèses définissent **une théorie matérialiste de l'histoire**, mais (toujours Epicure contre Démocrite !) **non déterministe** : la subjectivité y a sa place, les hommes se font eux-mêmes, en même temps qu'ils agissent.

« **La doctrine matérialiste**, qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances, et que l'éducateur a besoin d'être éduqué. La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine, ou *autochangement*, ne peut être comprise rationnellement qu'en tant qu'activité révolutionnaire. »

II^e thèse sur Feuerbach.

Il s'agit d'un matérialisme **dialectique**, en ce qu'il perçoit tout rapport (les rapports sociaux qui définissent les conditions, comme les rapports entre les conditions et la conscience pratique) comme une *contradiction* : un rapport qui en même temps définit, unit, et oppose les deux termes. D'où la possibilité de trouver chez Marx des citations comme quoi l'économie (voire « le rapport immédiat du travailleur à son outil ») détermine tout le reste (« prenez le moulin à eau, vous avez le féodalisme ») et puis de rigoureuses mises en garde soulignant l'autonomie des différentes pratiques,

de la conscience et de la politique vis-à-vis de l'économique. Source de malentendus d'autant plus fréquents que Marx ne se sentait pas tenu de n'écrire qu'en présence de son avocat, aimait les boutades, et lançait à ses admirateurs dogmatiques « Moi, en tout cas, je ne suis pas marxiste. »

Mais le plus grave n'est pas là. Marx n'est pas seulement un théoricien (contesté) des sciences sociales, mais **un militant**, et sa prise de parti est le mobile de son travail. Cette prise de parti peut se résumer dans une troisième thèse :

Thèse 3) Toutes les formes sociales ont jusqu'ici « **aliéné** » une majorité de l'humanité, c'est-à-dire ont dépossédé les individus, les ont rendus «étrangers» à leurs capacités créatrices, qu'elles s'expriment dans leur produit, dans leur mode de coopération, dans la maîtrise même de leur propre activité. Les rapports de la société bourgeoise poussent les individus à cette aliénation extrême. *Corollaire* : l'émancipation du prolétariat serait «donc» l'émancipation de l'humanité toute entière. *Variante encore plus forte* : parce que la société bourgeoise développe au maximum l'aliénation, pour cette raison-là, elle crée la force qui abolira toute aliénation, marquera la fin de la « préhistoire de l'humanité ».

Dans sa variante faible, cette troisième thèse n'est qu'une prise de parti politique, qui ne porte pas atteinte à l'objectivité de l'analyse de « l'état des choses existant », même si c'est elle qui justifie l'acharnement théorique de Marx. La variante forte au contraire, démarquée de la « dialectique du maître et l'esclave » de Hegel, transforme le matérialisme historique en une *téléologie*, en religion donnant un sens à l'histoire.

◆ Rien n'indique que Marx ait jamais renoncé à l'objectif et à l'idéal implicitement contenu dans la «version faible» de sa critique de l'aliénation. En 1875, il annoncera encore dans sa *Critique du programme de Gotha* la fin de l'« asservissante subordination de l'individu à la *Division du travail*. » Il restera ainsi fidèle aux propos du jeune Marx de *L'idéologie allemande*, qui voyait dans le communisme un état où l'on pourrait être « le matin pêcheur, l'après midi chasseur, et le soir critique littéraire » : double critique du marché d'Adam Smith et de la division « travail manuel/travail intellectuel » !

Ce qui fait problème et pèsera lourdement sur toute l'histoire du mouvement ouvrier, c'est la variante forte :

« Ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert les classes, pas plus que la lutte des classes [...]. Ce que j'ai apporté de nouveau, c'est :

- 1) de démontrer que l'existence des classes n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production;
- 2) que la lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat;
- 3) que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes et vers une société sans classes.»

Lettre de K. Marx à Weydemeyer, 5 mars 1852.

Marx n'a bien sûr en fait jamais rien *démontré* de ce genre. Sans doute cherchera-t-il dans tous ses travaux d'économiste à démontrer le point 1. Mais les points 2 et 3 n'effleureront plus que deux fois dans ses textes économiques publiés : dans la *Préface*

de 1859, que nous commenterons plus loin, et dans un petit passage du *Capital*. Une « opinion privée » en quelque sorte, l'opium personnel des moments de déprime du militant-théoricien. Certes pas une thèse centrale de sa « science de l'histoire »... et de son économique.

Théorie de la révolution et activité militante

En tout cas, en 1850, la Révolution est finie en Europe. Convaincu que « la prochaine ne sera possible qu'à la faveur d'une nouvelle crise, mais que celle-ci est aussi inéluctable que celle-là », et qu'en attendant il n'a pas de temps à perdre à faire de la politique, Marx ferme la « boutique » de la *Ligue des communistes* et, réfugié à Londres dans la plus noire misère, se replonge dans les bibliothèques. Son œuvre économique commence : « jamais on n'aura écrit sur l'argent en en manquant à ce point. »



Non, comme révolutionnaire, Marx n'est pas un homme de terrain, ni de congrès. Dévoreur de livres, élitiste (« L'ignorance n'est pas un argument politique »), il nous a laissé de remarquables conférences destinées à des cercles ouvriers, excellentes introductions à son œuvre économique (*Salaires, prix et profits*, 1865). Et pourtant, Lénine a raison d'écrire : « L'âme vivante du marxisme, c'est l'analyse concrète de la situation concrète. »

La formidable capacité de lecture et l'intuition de Marx en font un stupéfiant **géopoliticien**, devinant à l'avance le déroulement de la Guerre de Sécession, comme il pronostiquera plus tard un demi-siècle de conséquences de la victoire allemande de 1871. Il prophétisera que le Pacifique évincerait l'Atlantique comme celle-ci évinça la Méditerranée, mais n'évitera pas de « mémorables bourdes », comme à propos des chemins de fer en Inde censés dissoudre le système des castes.

Saisissant l'occasion d'un meeting de solidarité avec la Pologne, il pousse en 1864 à la création de l'**Association internationale des travailleurs**, lance celle-ci dans le soutien sans réserve à la Commune de Paris de 1871 (dont il avait désapprouvé l'initiative), transformera la Commune en un mythe éternel, prendra parti pour l'autonomie d'organisation des ouvriers irlandais contre le chauvinisme des ouvriers anglais, et redissoudra l'Internationale en 1876 quand il estimera plus urgent de retourner « à ses chères études ». Il passera ses dernières années dans une boulimie encyclopédique, lisant toutes les langues d'Europe, dévorant tous les développements de la recherche, de la chimie aux mathématiques et à l'anthropologie. Tout intéresse Marx et il n'achèvera jamais sa cathédrale théorique.



L'A.I.T. n'aura regroupé qu'une minorité de la mouvance socialiste. Mais la victoire idéologique de Marx, sanctionnée par l'exclusion des anarchistes de Bakounine (1872) assurera durablement l'identification formelle entre le marxisme et le mouvement ouvrier. Pourtant Marx avait à lutter sur deux fronts : contre les anarchistes dont il partageait pourtant la haine de l'État (il refusait par exemple l'enseignement public d'État), mais aussi contre les partisans de Lassalle et du socialisme d'État. Malgré la *Critique du programme de Gotha*, Marx ne parviendra pas à éviter la victoire en profondeur du lassallisme dans le mouvement ouvrier.

Tout écarte pourtant Marx d'une conception de la transformation sociale déléguée à un État assurant les « réformes prolétariennes ». L'État est pour lui, avec le marché, l'autre forme emblématique de l'aliénation résultant comme lui de la division du travail.

D'ailleurs, se refusant « à faire bouillir les marmites de l'avenir », il ne laissera pas de plan de la société à construire. Pour Marx, « le communisme est le mouvement réel qui abolit l'état des choses existant. » Il ne peut être défini que comme une *tendance* au renversement des causes qui engendrent l'aliénation : aliénation devant l'échange marchand, aliénation devant une machine étrangère, l'usine despotique, l'État.

Mais paradoxalement, c'est dans cette recherche même des causes objectives qui poussent de l'intérieur même de la société bourgeoise à l'évolution de celle-ci, c'est là qu'il se laisse parfois aller à la « version forte », téléologique de sa vision de l'histoire, comme dans cette *Préface de 1859* :

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles [...]. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure [...]. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale [...]. Cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même

temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine. »

Préface de 1859.

Cette « religion des forces productives » dont le développement conduirait inéluctablement au socialisme, deviendra à son tour l'opium du mouvement ouvrier.

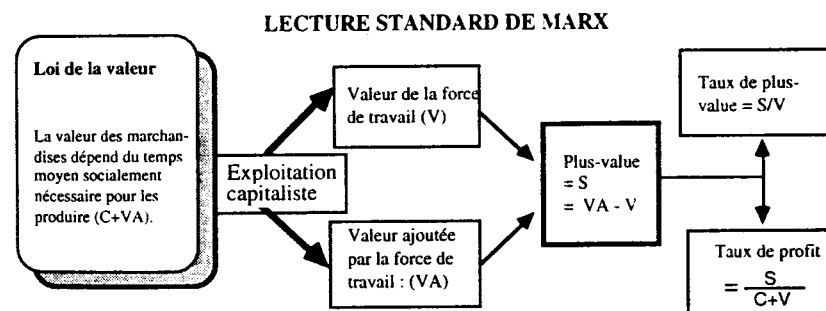
On peut, bien sûr, se contenter des analyses du réel et rester sceptique sur les prophéties. On peut aussi préférer le jeune hégélien qui ambitionnait d'accoucher « le rêve que l'humanité a dans la tête et qu'il lui suffit de connaître pour le posséder réellement ». Mais, en tant qu'économiste, seul le « vieux » Marx nous intéresse.

UNE CATHÉDRALE EN CHANTIER PERPÉTUEL



Avant d'examiner plus en détail un certain nombre de points-clés de la pensée économique de Marx, nous avons besoin d'un petit « guide de voyage ». Nous partirons de la « lecture standard » (celle des manuels de vulgarisation), puis nous verrons comment on peut lire Marx directement, enfin quelle est sa méthode.

La lecture élémentaire de K. Marx

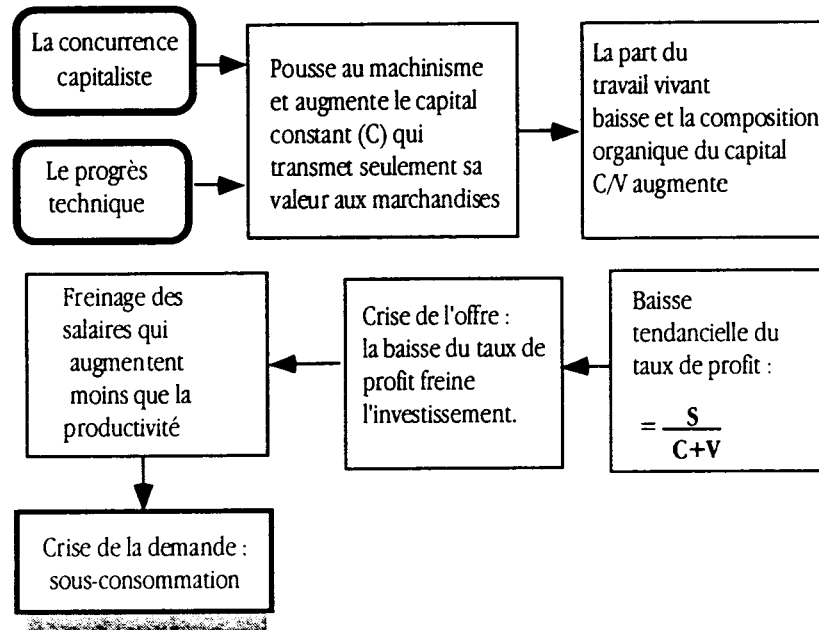


S'il fallait résumer en quelques mots la théorie économique de Marx, telle qu'elle est présentée dans les ouvrages de vulgarisation, on dirait à peu près ceci.

Les marchandises ont une valeur : c'est le temps de travail (abstrait) incorporé dans leur production. Il est la somme du temps de travail déjà incorporé dans les moyens de production (C) et de la valeur ajoutée par le travail vivant VA. Dans le capitalisme, la force de travail est une marchandise. Elle a donc une valeur (V), inférieure à la valeur que peut produire cette même force. La différence apparaît sous la forme de **plus-value** (ou survalueur S), partagée entre les capitalistes (profit, intérêt, rentes, etc.).

D'autre part, le progrès technique abaisse la valeur des marchandises, mais en augmentant la part représentée par les moyens de production que doit racheter le capital engagé. Ce qui tend à réduire le taux de profit. Les capitalistes réagissent en abaissant les salaires. Mais alors, ils ne trouvent plus assez de clients. D'où les crises. Et voilà.

LECTURE MARXISTE STANDARD DE LA CRISE



Les obstacles majeurs à une lecture univoque de Marx

C'est sous cette « forme standard » que Marx est généralement critiqué avec (pas toujours) des « références » pour montrer qu'elle résume bien « tout ce qu'il y a dans Marx ». Or, il est impossible d'avoir lu « tout Marx », et encore moins de prétendre connaître les écrits complets de ce « binôme intellectuel » qu'il formait avec son ami F. Engels.

Le dépouillement et la mise en microfilms de tous les écrits que l'on a pu retrouver de ces deux ogres de la pensée (*la MEGA*) est encore en cours d'édition en Allemagne de l'Est. Il semble à un cerveau normal de marxologue qu'il ne pourrait simplement lire en une vie ce qu'ils ont écrit. Les quelques livres traduits en français représentent toujours le choix, plus ou moins subjectif, d'un compilateur. Car, même en ne retenant que la partie proprement économique de l'œuvre de Marx, on n'a jamais affaire qu'aux matériaux (notes de lecture sur d'autres auteurs) et aux *brouillons* d'une unique et immense cathédrale, jamais achevée, toujours recommencée. A deux reprises, les fondements de cette cathédrale ont été « inaugurés », livrés à l'impression. Mais c'est pour être à nouveau remis en chantier, dès la première traduction, dès le second tirage.

D'où la difficulté fondamentale de la lecture de Marx et la vanité de la plupart des critiques. Car à toute thèse que l'on prétend « extraire » de la masse correspond nécessairement une autre citation, qui la nuance, la dément. La mort seule figera les

ébauches en texte définitif, livré à l'adoration d'embaumeurs partiels et à la fureur de critiques partiels.

Un exemple : tel passage célèbre des *Manuscrits de 1857-58* est parfois érigé en « théorie marxiste de la monnaie ». Or, Marx conclut ce développement par la remarque :

« Avant de passer à autre chose, il faudra corriger la manière idéaliste de l'exposé, car elle éveille l'impression qu'il s'agit d'établir des catégories et de manier leur dialectique. Surtout la phrase : le produit devient marchandise, la marchandise valeur d'échange et la valeur d'échange argent. » Ouf !

Pistes pour une lecture de l'œuvre accessible de K. Marx

Essayons de classer un peu ces « brouillons ».

♦ D'abord, les *Manuscrits philosophico-politiques de 1844*. Premières notes de lecture sur les économistes, de la part d'un philosophe de l'aliénation et de l'émancipation, ils ont parfois la beauté fulgurante des textes mystiques. On les lira avec plaisir, par humanisme, mais ils ne contribuent guère à notre compréhension de l'économie.

♦ C'est avec les manuscrits de 1857-1858, publiés généralement sous le titre de *Fondements (Grundrisse) de la critique de l'économie politique* et accompagnés de la précieuse *Introduction* méthodologique de 1857, que commencent les choses sérieuses. D'abord, ce titre (qui sera toujours conservé) de *critique* de l'économie politique. K. Marx lit les théoriciens classiques, les débats en cours des économistes appliqués (les *Grundrisse* commencent par une discussion des débats sur la réforme monétaire), mais les lit de l'extérieur : derrière les catégories comptables, les concepts économiques, il cherche à mettre au jour **des rapports sociaux**. Militant, historien, sociologue de l'économie, il finira pourtant par fonder lui-même une théorie économique **hétérodoxe**.

Mais les passages les plus célèbres des *Grundrisse*, portant sur **l'argent** (technique de circulation), sur **l'automatisme** (technique de production), soulignent son souci fondamental : derrière les rapports entre les choses, voir les rapports entre les hommes. Curieusement, il délèguera à Engels le soin de développer des pistes fructueuses sur le rapport hommes/femmes, dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*.

♦ En 1859, Marx pense pouvoir sortir des « brouillons » et entamer la publication de la *Critique de l'économie politique*. Il ne dépassera pas l'analyse des rapports d'échange marchand. Les *Manuscrits de 61-63* sont pourtant déjà prêts, qui traitent du salariat, ainsi que ce qui deviendra le *Chapitre inédit du Capital*, sur les rapports de dépossession dans le travail. Mais déjà, il faut recommencer l'écriture de la partie sur les rapports marchands et l'argent, car la pensée de K. Marx a considérablement évolué : au couple « travail concret/travail général » (sources respectivement de la « valeur d'usage » et de la « valeur d'échange » des marchandises) se substitue la contradiction « travail privé/travail social ».

◆ On repart donc à zéro : et c'est *Le Capital* (*Das Kapital*, toujours sous-titré *Critique, etc.*) Cette fois, le premier livre est entièrement publié... mais aussitôt remanié pour traduction. La quatrième édition allemande, base de la nouvelle traduction des Éditions Sociales, représente la référence désormais figée par la mort.

C'est sans doute le « must » pour un étudiant, l'équivalent des grands livres de Ricardo et Keynes. On y traite en fait les trois rapports fondamentaux du mode de production capitaliste : le rapport d'échange marchand, le rapport salarial, et les formes d'organisation du travail propres au capitalisme. On y *esquisse* aussi une théorie de la concurrence, une étude de l'accumulation primitive et une vision du marché mondial.

• En principe, le *livre II* doit traiter du développement des capitaux autonomes et de leurs rapports réciproques dans la circulation, le *livre III* du processus d'ensemble, le *livre IV* des autres doctrines économiques. En fait, *rien* ne sera publié par Marx. Le *livre IV*, collationné par Kautsky et traduit en français sous le titre de *Histoire des doctrines économiques* puis *Théories sur la plus-value* est une suite de notes de lecture accumulées dès 1861. C'est donc une réserve de matériaux pour tout le reste. Engels a collationné les *livres II et III*.

Les manuscrits du *livre II* ont été écrits en dernier. C'est ce qui ressemble le plus à un livre d'économie. La lecture en est mortelle et c'est normal. Marx y étudie en effet d'abord la gestion de ces « valeurs qui se mettent en valeur » : les capitaux individuels. C'est en réalité le premier cours théorique de gestion ! Puis il étudie le rapport de ces capitaux entre eux dans ce qu'on appellerait un « sentier de croissance équilibré » : avec les fameux « schémas de reproduction », il nous livre (mais d'un point de vue toujours *critique* !) les ancêtres directs (et avoués) des modèles de croissance en deux sections de Kalecki et Harrod, et des analyses de Léontief sur les tableaux d'échanges interindustriels. On y trouve même une théorie des fluctuations (cycle des affaires expliqué par un cycle de moyen terme des investissements).

Les matériaux du *livre III*, plus anciens et hétérogènes, constituent un capharnaüm dont Engels a fait ce qu'il a pu. Il s'agit de rien moins que du « processus d'ensemble de la production capitaliste ». Donc de la théorie des crises. Mais aussi de la *perception* par les agents de ce qui se passe, et de leur comportement : une théorie des prix et une théorie des anticipations. Mais il faut rajouter des agents négligés dans le *livre I* : donc aussi une théorie de l'intérêt et de la rente foncière. Cela toujours de façon « critique », c'est-à-dire rapporté à des rapports sociaux historiquement définis. Or ces rapports se transforment, et Marx ne vivra qu'un seul des « grands régimes » successifs du capitalisme : selon sa propre vision des choses, ces analyses, quoique géniales, souvent mal comprises, et, dans leurs fondements, encore d'actualité, restent irrémédiablement datées.

D'après certaines lettres de Marx, on peut supposer qu'il restait encore à écrire un livre sur la concurrence, un sur le marché mondial, un sur l'État, « et pour finir [le *livre III*], sur la lutte des classes, qui est le dénouement de toute cette merde... » Pour la lutte des classes, l'État et le marché mondial, il faut se reporter aux écrits politiques de Marx et à ses articles de circonstance. Pour la concurrence (sans doute la micro-économie et

la théorie de l'« économie fétiche »), on trouve en fait quantité de matériaux (généralement ignorés par les critiques) dans le *livre IV*, dans le fouillis de la fin du *livre III*, et même dans les deux premiers livres.

Par ci, par là, on trouve encore des éléments sur les formes précapitalistes, et sur la transition au capitalisme. Mais on ne trouve pas la trace d'un projet d'une « économie politique du socialisme ». Marx, savant, n'a jamais écrit que sur la réalité, passé et présente.

La méthode

A lire les travaux livrés à l'impression (en fait : le *livre I* du *Capital*), la méthode de K. Marx semble inspirée d'une démarche **logique déductive**, les notations concrètes n'intervenant que comme des exemples. On pose un concept simple (*l'économie marchande*), on l'approfondit dans ses aspects qualitatifs et quantitatifs, puis on rajoute un autre concept (*le salariat*), que l'on fait jouer avec le premier, et ainsi de suite, du simple au complexe. Le style en plus, on retrouve la démarche scientifique classique qui semble reproduire la réalité à partir d'axiomes posés a priori. Mais — et les brouillons en témoignent — ce n'est là que « **procédé d'exposition** » :

« Certes, le **procédé d'exposition** doit se distinguer formellement du **procédé d'investigation**. A l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement, et de découvrir leur lien intime. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble. Si l'on y réussit, de sorte que la vie de la matière se réfléchisse dans sa reproduction idéale, ce mirage peut faire croire à une construction *a priori*. »

Postface au *Capital*.

La démarche **du chercheur** matérialiste part, elle, du foisonnement désordonné du réel :

« [On finit] toujours par découvrir, au moyen de l'analyse, un certain nombre de rapports généraux **abstrait**s qui sont déterminants, tels la division du travail, l'argent, la valeur, etc. Dès que ces catégories ont été plus ou moins élaborées et abstraites, [on] échafaude les systèmes économiques qui, à partir de notions simples, s'élèvent jusqu'à l'État, l'échange entre les nations et le marché mondial. C'est manifestement la méthode scientifique correcte [...]. **Le concret** est concret parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations, c'est l'unité de la diversité. Pour la pensée, il est un processus de synthèse et un résultat, et non un point de départ. A nos yeux il est le point de départ de la réalité, et donc aussi de l'intuition et de la représentation. »

Introduction de 1857.

La **complexité** du réel, tissu de « rapports généraux », est donc la première caractéristique du matérialisme de Marx. Tout aussi importante est la prise en compte de la **représentation**, qui fait partie du réel : l'économie de Marx (et la politique, etc.) a donc deux faces. L'une étudie les « *rapports internes* » qui définissent les éléments en rapport (le rapport marchand, le rapport salarial...). L'autre étudie les

trajectoires, les comportements des éléments définis par ces rapports (l'entreprise et ses concurrentes, le capital et le travail), tels qu'ils se perçoivent *extérieurement* l'un à l'autre, dotés de leur logique propre, de leur *autonomie* :

« Le fait que ces processus qui se présentent indépendamment l'un en face de l'autre forment une unité interne, cela signifie tout autant que cette unité interne qui est la leur se meut dans des contradictions externes. Si l'autonomisation extérieure des dépendances internes [...] s'accroît jusqu'à un certain point, alors l'unité se fait valoir violemment par une crise. »

Le Capital, livre I, édition allemande.

Il est hors de question de présenter ici l'ensemble des développements de cette méthode. Voyons là plutôt à l'œuvre sur quelques points fondamentaux et controversés.

LES RAPPORTS FONDAMENTAUX DU CAPITALISME

Qu'est ce que le capitalisme ?

Le capitalisme est : 1) **une société marchande** 2) où les propriétaires des unités économiques, les capitalistes, recrutent les producteurs qui sont régis par **le salariat**, 3) et où les propriétaires ont une tendance propre à réorganiser **le processus de production**. Le *livre I* du *Capital* examine et quantifie successivement ces trois aspects. Les vulgarisateurs ne retiennent généralement que leur dimension quantitative. Mais l'analyse de Marx, qui vise d'abord les rapports sociaux, est bien plus subtile.

Le rapport marchand

On prête généralement à Marx l'idée suivante : les « valeurs d'usage » (objets d'utilité) sont échangées en fonction de leur « valeur d'échange » proportionnelle à la « valeur » propre des produits, celle-ci étant fonction du travail social nécessaire à leur production.

La valeur d'un produit serait alors la somme de la valeur des intrants (C), et de la valeur ajoutée par le travail direct (VA), soit : $C + VA$.

En termes matriciels modernes, la théorie marxiste contemporaine a formalisé ce processus de formation de la valeur ainsi :

$$v = vA + l \text{ d'où } v = l(I-A)^{-1}$$

v étant le vecteur des inputs unitaires (donc les coefficients correspondent aux divers types de biens pour produire une unité du bien étudié);

l est le vecteur des travaux directs (donc du travail vivant consommé lors de la production).

I est la matrice unitaire formée de 1 sur la diagonale principale et de zéros partout ailleurs, -1 en exposant indiquant que l'on prend l'inverse de la matrice $I-A$.

Cette lecture dite de *la valeur travail* repose sur un paragraphe du chapitre I du *Capital* :

« En faisant abstraction de sa valeur d'usage [d'une marchandise], nous faisons du même coup abstraction des composantes corporelles et des autres formes qui en font une valeur d'usage [...]. Il n'en subsiste rien d'autre qu'une objectivité fantomatique, qu'une simple gelée de travail humain indifférencié, c'est-à-dire de dépense de force de travail humaine indifférente à la forme dans laquelle elle est dépensée. tout ce qui est encore visible dans ces choses, c'est que pour les produire on a dépensé de la force de travail humaine, accumulé du travail humain. C'est en tant que cristallisations de cette substance sociale, qui leur est commune, qu'elles sont des valeurs : des valeurs marchandes. »

Le Capital, livre I.

Or cette théorie de la valeur, Marx l'attribue à ses devanciers, les Classiques (A. Smith et D. Ricardo). Il ne cherche nullement à la défendre (contre une théorie de « la valeur-utilité » par exemple). Son problème est tout autre. Il veut comprendre pourquoi le caractère social du travail prend *la forme de valeur* attachée au produit :

« Le bavardage sur la nécessité de démontrer la notion de valeur ne repose que sur une ignorance totale non seulement de la question dont il s'agit, mais aussi de la méthode scientifique. N'importe quel enfant sait que toute nation crèverait qui cesserait le travail, je ne veux pas dire pour un an, mais ne fût-ce que pour quelques semaines. De même cet enfant sait que les masses de produits correspondant aux divers besoins exigent des masses différentes et quantitativement déterminées de la totalité du travail social. Il va de soi que cette nécessité de la répartition du travail social en proportions déterminées n'est nullement supprimée par la forme déterminée de la production sociale : c'est la façon dont elle se manifeste qui peut seule être modifiée [...]. Et la forme sous laquelle cette répartition proportionnelle du travail se réalise, dans un état social où la structure du travail social se manifeste sous la forme d'un échange privé de produits, de produits individuels du travail, c'est précisément la valeur d'échange de ces produits. »

Lettre à Kugelmann, 1868.

Les critiques adressées à la « théorie de la valeur travail » (le travail n'est pas homogène, son utilité importe, etc.) portent justement sur ces problèmes auxquels Marx apporte une réponse :

« C'est seulement dans leur échange que les produits du travail acquièrent comme valeurs une existence sociale identique et uniforme, distincte de leur existence matérielle et multiforme comme objets d'utilité. Cette scission du produit du travail en objet utile et en objet de valeur s'élargit dans la pratique dès que l'échange a acquis assez d'étendue et d'importance pour que ces objets utiles soient produits en vue de l'échange, de sorte que le caractère de valeur de ces objets est déjà pris en considération dans leur production même. A partir de ce moment, les travaux privés des producteurs acquièrent en fait un double caractère social. D'un côté, ils doivent être travail utile, satisfaire des besoins sociaux et s'affirmer ainsi comme parties intégrantes du travail général, d'un système de division sociale du travail qui

se forme spontanément; de l'autre côté ils ne satisfont les besoins divers des producteurs eux-mêmes que parce que chaque espèce de travail privé utile est échangeable avec toutes les autres espèces du travail privé utile, c'est-à-dire réputé leur égal. »

Le Capital, livre I.

On remarque ici l'importance que Marx attribue à la **représentation**. Un *rappor social*, ce n'est pas qu'une réalité objective; il implique un médium qui mette les agents en rapport. « La valeur est la langue que les marchandises se parlent entre elles. » Les marchandises « ont » une valeur parce que leurs producteurs privés offrent, de manière autonome, de se les échanger comme telles.

« Le double caractère social des travaux privés ne se réfléchit dans le cerveau des producteurs que sous la forme que leur imprime le commerce pratique, l'échange des produits. Lorsque les producteurs mettent en présence et en rapport les produits de leur travail à titre de valeurs, ce n'est pas qu'ils voient en eux une simple enveloppe sous laquelle est caché un travail humain; tout au contraire : en réputant égaux dans l'échange leurs produits différents, ils établissent par le fait que leurs différents travaux sont égaux. Ils le font sans le savoir. »

Le Capital, livre I.

Mais alors l'unité du travail social ne se révèle qu'après coup, dans la concurrence, au risque de la mévente, de la crise :

« Il faut que la production marchande se soit complètement développée avant que de l'expérience même se dégage cette vérité scientifique : que les travaux privés exécutés indépendamment les uns des autres, bien qu'ils s'entrelacent comme ramifications du système social et spontané de la division du travail, sont constamment ramenés à leur mesure sociale proportionnelle. Et comment? Parce que, dans les rapports d'échange accidentels et toujours variables de leurs produits, le temps de travail social nécessaire à leur production l'emporte de haute lutte comme loi naturelle régulatrice, de même que la loi de la pesanteur se fait sentir à n'importe qui lorsque sa maison s'écroule sur sa tête. »

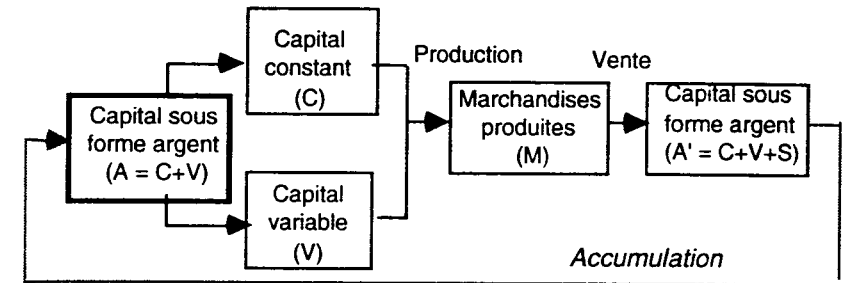
Le Capital, livre I.

Plus exactement, les producteurs privés offrent leur produit contre de l'argent, qui leur permettra plus tard d'acheter (ou de rembourser un crédit). Ainsi, l'argent chez Marx n'est pas qu'un moyen technique permettant de faciliter les trocs. C'est *une institution* permettant d'abord de **valider** un travail privé offert à la cantonade, cette **réalisation** (la transformation d'une marchandise en argent, qui lui s'échange inconditionnellement contre n'importe quoi) contribue à résoudre la contradiction social/privé. Le prix affiché (valeur d'échange contre argent) est « l'œillade amoureuse que lancent les marchandises. » La théorie des prix chez Marx est donc, en termes modernes, une « théorie des prix d'offre » qui implique la possibilité des déséquilibres : la « possibilité formelle des crises ».

Le rapport salarial

Les unités de production marchandes sont **capitalistes** quand elles sont la propriété d'un personnage qui a de l'argent, son *capital* (A), achète les moyens de production

(le **capital constant** (C)), et loue la force de travail salarié [avec la partie **variable** de son capital (V)], fait produire des marchandises (M) et les vend contre argent (A'), et ainsi de suite selon le schéma ci-après :



Comme la valeur de M est C+VA, Il suffit que la valeur V versée aux salariés soit inférieure à la valeur qu'ils produisent pour que (A') soit plus grand que A. La différence résultant de cette « **exploitation** » est appelée **plus-value** ou survalueur (S). Nous pouvons écrire : $A' = C + V + S$:

Valeur de la marchandise produit(A')		
Capital constant (C)	Capital variable (V)	Plus value (S)
Valeur ajoutée nette		

Quant à la valeur précise de la force de travail, Marx l'assimile souvent à la valeur de la marchandise «force de travail», c'est-à-dire au temps nécessaire à la reproduire.

« Qu'est-ce donc que la valeur de la force de travail ?

Comme celle de toute autre marchandise, sa valeur est déterminée par la quantité de travail nécessaire pour la produire. La force de travail d'un homme, c'est tout simplement ce qu'il y a de vivant dans un individu. Une certaine masse de denrées nécessaires permet à un homme de grandir et de se maintenir en vie. Mais l'homme, comme la machine se détériore et doit être remplacé par un autre homme. En plus de la quantité de moyens de subsistance nécessaire à son propre entretien, il lui en faut une autre quantité pour élever un certain nombre d'enfants destinés à le remplacer sur le marché du travail et à perpétuer la race des travailleurs. En outre, pour développer la force de travail, il dépensera une autre quantité de valeur. Pour notre propos, il nous suffit de considérer le seul travail moyen, dont les coûts en éducation et en développement tendent à zéro. La valeur de la force de travail est déterminée par la valeur des moyens de subsistance nécessaires pour produire, développer, entretenir et perpétuer la force de travail. »

Salaire, prix, profit.

Ce qui est souvent compris comme la valeur (w) du « panier de la ménagère » que permet de s'acheter le salaire ouvrier.

Les « marxistes algébristes » utilisent toujours la notation matricielle pour étudier un ensemble n de marchandises produites au moyen du travail.

Si l'on écrit w (nombre) la valeur de la force de travail et d (vecteur) le « panier de la ménagère » correspondant, on aura : $w = v \cdot d$ (les quantités de biens composant le « panier » de travail sont multipliées par leur valeur unitaire).

Donc la valeur des marchandises pourra s'écrire :

$$v = vA + (v \cdot d) l + (1 - v \cdot d) l$$

Les notations reprennent celles de l'encadré précédent. En particulier, l représente les quantités de travail.

Une telle comptabilité trouve bien sûr ses références chez Marx :

« La valeur journalière de la force de travail s'élevait à 3 shillings, parce qu'une demi-journée de travail était objectivée en elle, c'est-à-dire parce que les moyens de subsistance nécessaires pour produire chaque jour la force de travail coûtaient une demi-journée de travail. Mais le travail passé que contient la force de travail et le travail vivant qu'elle peut fournir, autrement dit le coût journalier de son entretien et sa dépense journalière sont deux grandeurs tout à fait différentes. La première détermine sa valeur d'échange, l'autre constitue sa valeur d'usage. Qu'il faille une demi-journée de travail pour maintenir le travailleur en vie pendant 24 heures ne l'empêche aucunement de travailler pendant une journée entière. La valeur de la force de travail et sa valorisation dans le procès de travail sont deux choses différentes. »

Le capital, Livre I, chV.

Or, comme l'ont montré de célèbres polémiques des années 1960-70, où s'illustra Paul Samuelson, la théorie de la valeur et de l'exploitation, réduite à cette comptabilité est d'un pauvre intérêt : elle signifie simplement que la classe des travailleurs ne consomme pas tout ce qu'elle produit ! Là encore, une simple lecture du texte montre que cette équation comptable n'intéresse guère Marx (bien qu'il se vante d'avoir ainsi, dans la plus-value, identifié la source de tous les revenus non salariaux). Comme toujours, son problème c'est le **rapport social** qui se cache derrière l'échange du salaire contre du « travail ».

Et d'abord, le capitaliste n'achète pas du travail mais une *capacité de travail*, dont il faut *extraire* le surtravail. Et cela dépend de l'*intensité* et de la *durée* de la journée de travail : « Ce n'est pas une qualité innée du travail humain que de fournir du produit net ». C'est le résultat d'une lutte quotidienne (où joue le chantage à l'emploi, l'organisation disciplinaire de l'usine, etc.) portant sur la durée de la journée de travail, les temps de pause, les cadences, etc. L'accroissement du surtravail (qui peut résulter de cette lutte), Marx l'appelle **plus-value absolue**.

Quant à la valeur concédée en salaire, Marx n'insiste guère sur sa détermination par « le panier de la ménagère ». Car ce panier est lui-même le produit d'une lutte constante.

En outre, la valeur des éléments du panier tend à diminuer avec les progrès de la productivité dans les branches productrices de biens-salaire, qui n'est autre que l'inverse mathématique de la valeur de ces biens. L'accroissement de la plus-value qui en résulterait (à pouvoir d'achat constant) est appelée **plus-value relative**.

Dans toute la suite du *Capital*, Marx évalue donc directement la valeur de la force de travail comme un droit (en argent) sur une certaine fraction du travail accompli (mesuré en nombre d'heures). Mais y a-t-il chez Marx une théorie du salaire réel ? Pas vraiment. La plupart du temps, il suppose le salaire réel constant. Mais dès qu'il aborde le problème de la plus-value relative (*Livre I, ch XII*), il montre que la **concurrence** oblige l'entreprise introduisant une innovation productive à baisser ses prix (à salaire constant) pour accroître sa part de marché : une part des gains de productivité est donc rétrocédée aux ouvriers. Dans *Salaires, prix et profits*, Marx formule un argument « ultra-moderne » : la lutte des syndicats, en arrachant des hausses de salaire, élargit le marché. Ainsi, les entreprises obtiennent des gains de productivité, qui, à prix égal, abaissent la valeur des marchandises, d'où un maintien de la valeur de la force de travail et du taux d'exploitation. Ces deux mécanismes de « diffusion des gains de productivité » feront, un siècle plus tard, le miel des « approches en termes de régulation ».

« En comparant article par article dans un même pays et les marchandises de divers pays les unes avec les autres je pourrais vous montrer que à part quelques exceptions plus apparentes que réelles, c'est en moyenne le travail bien payé qui produit les marchandises bon marché et le travail mal payé qui produit les marchandises chères [...]. Les valeurs des marchandises sont directement proportionnelles au temps de travail employé à leur production et inversement proportionnelles à la force productive du travail employé. [...]. Grâce à une productivité de travail, la même quantité moyenne de moyens de subsistance actuellement nécessaires pourrait tomber de 3 shillings à 2, c'est-à-dire n'exiger que 4 heures de la journée de travail au lieu de 6 pour produire l'équivalent de la valeur quotidienne de ces moyens de subsistance. L'ouvrier serait alors en mesure d'acheter avec 2 shillings exactement autant de denrées de nécessité courante qu'il en pouvait acheter précédemment avec 3 shillings. En fait, *la valeur du travail* aurait baissé mais cette valeur diminuée représenterait la même quantité de marchandises qu'auparavant. Alors, le profit s'élèverait de 3 à 4 shillings et le taux de profit de 100 à 200 pour cent. Bien que les conditions d'existence absolues de l'ouvrier fussent restées les mêmes, son salaire *relatif*, et partant sa *situation sociale relative* comparée à celle du capitaliste auraient baissé. Si l'ouvrier opposait de la résistance à cette diminution de salaire relative, il ne ferait que s'efforcer **d'obtenir une part de la productivité accrue de son propre travail et conserver son ancienne situation relative.** »

Salaire, prix et profits.

Mais Marx n'a pas fini son analyse. Après avoir montré les liens profonds qui unissent les deux fractions de la valeur ajoutée, il passe au point de vue « extérieur » : les deux termes cherchent à imposer leur prix selon une logique autonome.

La section 6 du livre I détaille l'**institutionnalisation** de la représentation selon laquelle le travail s'est bien vendu à un prix (wl). Le *livre III* montrera comment le capital cherche à capter la plus-value comme une marge, fixée en pourcentage sur le capital avancé. Bref, un capitaliste pour calculer le prix d'un produit pourra ajouter à son prix de revient un profit calculé à partir du taux de profit moyen (r) selon la formule : $\boxed{\text{prix de vente} = \text{prix de revient} (1+r)}$. Comme nous le verrons, ainsi s'amorce **une théorie extérieure des prix et des revenus nominaux**.

L'organisation du travail

Tout aussi important que le *taux d'exploitation* dans la détermination du taux de profit, est ce que l'on nomme aujourd'hui le « coefficient de capital » K/Y ¹, dont Marx est le premier économiste à saisir l'importance, sous le nom de **composition organique du capital**, qu'il note C/V . Une étude plus attentive du texte montre qu'il utilise V comme « indice de valeur produite », ce qui est dans notre notation VA . Au sens strict il faut donc écrire la composition organique C/VA .

Or, Marx affirme (sur la base des données historiques de l'époque) que cet indicateur tend à croître historiquement, que c'est même une des lois tendancielles du capitalisme. Pourtant il remarque que la hausse de « la composition technique » du capital (le capital fixe par tête) est contrecarrée par la baisse de valeur des équipements, due aux gains de productivité. Cette fois encore, l'aspect purement algébrique monopolisera le débat ultérieur alors que c'est *le rapport de production immédiat* qui intéresse Marx.

Le rapport C/VA ne traduit en effet que le rapport entre la quantité de travail déjà cristallisé dans un dispositif technique, propriété du capitalisme, et la quantité de travail direct. Il traduit « la manière propre au capitaliste d'accroître la productivité du travail social », par des montages qui permettent de moins en moins aux ouvriers de s'approprier les effets de leur propre coopération, de la croissance du savoir faire collectif.

Anticipant extraordinairement sur le taylorisme et le fordisme, Marx résume cette tendance dans un paragraphe clé du *Chapitre inédit du Capital*, où l'on retrouve la trilogie « rapport interne/autonomisation/représentation » :

« Avec le développement du mode de production spécifiquement capitaliste, ce ne sont plus seulement les objets — ces produits du travail, en tant que valeurs d'usage et valeurs d'échange — qui, face à l'ouvrier, se dressent sur leurs pieds comme *capital*, mais encore les formes sociales du travail qui se présentent comme formes de développement du capital, si bien que les forces productives, ainsi développées, du travail social apparaissent comme les forces productives du capital : en tant que telles, elles sont *capitalisées*, en face du travail. En fait, l'unité collective se trouve dans la coopération, l'association, la division du travail, l'utilisation des forces naturelles, des sciences et des produits du travail sous forme de machines. Tout cela s'oppose à l'ouvrier individuel comme quelque chose qui lui est étranger et

¹ K pour le capital, Y pour le produit.

existe au préalable sous forme matérielle; qui plus est, il lui semble qu'il n'y ait contribué en rien, ou même que tout cela existe en dépit de ce qu'il fait. Cela prend des formes d'autant plus réelles que, d'une part, la capacité de travail elle-même est modifiée par ces formes, au point qu'elle devient impuissante lorsqu'elle en est séparée, autrement dit que sa force productive autonome est brisée lorsqu'elle ne se trouve plus dans le rapport capitaliste; et que, d'autre part, la machinerie se développe, si bien que les conditions de travail en arrivent, même du point de vue technologique, à dominer le travail en même temps qu'elles le remplacent, l'oppriment et le rendent superflu dans les formes où il est autonome. •

Le Capital.

Évolution dont *le Capital* analyse minutieusement les premiers pas, de la « coopération simple » à la « grande industrie », et que semblent, aujourd'hui seulement, démentir *certaines* tendances, sans doute minoritaires, du capitalisme moderniste à remobiliser en sa faveur la « ressource humaine » que constituent l'initiative et les savoir-faire ouvriers.

LA CONSTRUCTION D'UNE ÉCONOMIE EXTÉRIÈRE

Si le *livre I* du *Capital* apparaît comme un immense effort pour rapporter les aspects quantitatifs de l'économie à la « physiologie de la société bourgeoise », à ses rapports sociaux, les *livres II et III* ainsi que la fin du livre IV développent au contraire l'analyse de la vie économique capitaliste telle qu'elle est perçue par ses agents qui calculent des prix, se battent pour s'approprier des revenus... Pas à pas, Marx nous fait dériver des *rapports fondamentaux* qui s'expriment en valeurs, à ce monde « extérieur » de la vie pratique qui s'exprime en prix. Cette *extériorisation*, on l'a vu, est la conséquence du fait que les agents en rapports agissent de manière autonome. Ainsi, le salaire ayant été fixé par telle ou telle procédure à la somme w qu'il faut déboursier pour obtenir la quantité de travail l , le capitaliste fixe son **prix d'offre** en ajoutant un taux de profit r , jugé normal, à ses dépenses en capital constant (pA) et variable.

Soit, pour les « marxistes algébristes » dans la représentation commune :

$$\boxed{p = (1+r) (pA + w l) \quad (I)}$$

Naturellement, ce taux de profit r doit tendre à s'égaliser de branche à branche. Or il ne pourrait en être ainsi si les prix étaient proportionnels aux valeurs, car le taux de profit serait alors de la forme :

$$\boxed{r = \frac{S}{C+V} = \frac{S/VA}{C/VA + V/VA} \quad (II)}$$

Cette grandeur dépendant à la fois de S/VA (le taux d'exploitation, qu'on peut admettre en première approximation égal dans toutes les branches), et de la composition organique *particulière* à la branche, C/VA .

Marx donne alors brièvement dans les brouillons du livre III un algorithme de « transformation des valeurs en prix de production » (c'est-à-dire en prix égalisant les

taux de profit). Il souligne qu'au total la somme des profits est égale à la plus-value totale : cette « péréquation » ne remet pas en cause sa théorie de l'exploitation et l'équation (II) reste valable au niveau agrégé.

Ce misérable brouillon d'algorithme engendrera une des plus célèbres batailles de l'économie académique. Marx admettait pourtant son caractère approximatif, en donnait d'ailleurs deux raisons : une seule (la difficulté d'évaluer "C") suffira, aux yeux de ses détracteurs à condamner **toute la théorie de Marx**. Périodiquement le débat ressurgira, justifiant ainsi l'annonce de « la crise définitive du marxisme ». Dernière résurgence dans les années 1960-70 : elle se conclura vers 1980 par la démonstration de l'exactitude des résultats essentiels annoncés par Marx, une fois bien compris ce que signifiait la « valeur (V) de la force de travail ».

Comme d'habitude, le petit théorème de la transformation n'intéressait guère Marx. Ce qu'il voulait montrer était d'une tout autre portée : la compatibilité *dans certaines conditions* entre d'une part la fixation des prix d'offre par les agents privés selon une formule de type (I) qu'il élargira d'ailleurs au cas de présence de rentes foncières, et d'autre part le lien profond, caché, entre les différents revenus dont la somme ne peut excéder la valeur produite totale. Une fois ce résultat acquis, il devient légitime de raisonner comme le font ces agents privés qui « fixent leur prix » :

« Aussitôt que la production capitaliste a atteint un certain degré de développement, l'égalisation entre les différents taux de profit des sphères isolées et l'établissement consécutif d'un taux moyen de profit ne s'accomplissent nullement par le simple jeu d'attraction et de répulsion au cours duquel les prix de marché attirent ou repoussent du capital. Après que les prix moyens et les prix de marchés correspondants se sont consolidés pendant un certain temps, les capitalistes individuels prennent conscience qu'au cours de cette uniformisation certaines différences se compensent et ils ne tardent pas à les inclure dans leurs comptes réciproques. »

Le Capital, I. III.

Ici, Marx rejette résolument l'idée d'un quelconque « tâtonnement walrasien » et opte résolument pour **la théorie des « équilibres à prix fixés »**. La théorie de la transformation, ou plus généralement de « l'extériorisation », montre à quelles conditions ces prix fixés sont compatibles avec la « réalisation » (par la vente) des travaux privés engagés indépendamment les uns des autres, à quelles conditions, autrement dit, la somme des revenus réclamés peut être égale à la valeur sociale produite :

« Supposons que le procès de production se répète constamment dans les mêmes conditions, ce qui présuppose une productivité inchangée du travail, ou du moins que les variations de la productivité n'altèrent pas les rapports des agents de la production. Il est vrai que dans ce cas il ne serait pas exact, du point de vue théorique, de dire que les différentes parties de la valeur déterminent la valeur ou le prix de tout, mais il serait pratique et juste de dire qu'elles la constituent, pour autant que par constituer l'on entende la formation du tout par addition des parties. On pourrait donc dire : P, le prix de la marchandise, se résout en salaire, profit (intérêt) et rente, et d'autre part, salaire, profit (intérêt) et rente **constituent**

la valeur ou plutôt le prix [...] Ce que la valeur est pour l'économiste véritable, le prix de marché l'est pour le capitaliste praticien. »

Théories sur la plus-value.

Dans ce cas, la « représentation » serait conforme aux « rapports internes ». Or, justement :

« Cette répétition de la reproduction dans les mêmes conditions n'a pas lieu. La productivité se modifie et elle modifie les conditions. Les conditions de leur côté modifient la productivité. Mais les écarts se manifestent soit par des oscillations superficielles qui se compensent à bref délai, soit par une accumulation progressive de divergences qui ou bien conduisent à une crise, à un retour violent, apparent aux anciens rapports, ou sont reconnues, mais très lentement, comme un changement des conditions et finissent par s'imposer. »

Théories sur la plus-value.

Ainsi, parce que les conditions sous-jacentes changent, les échanges à prix fixés par les agents conduisent pour Marx à des **déséquilibres**, à la crise, selon une conception reprise un siècle plus tard par les « théories du déséquilibre » (J.-P. Benassy, puis E. Malinvaud). Nous verrons que la similitude (ou l'inspiration, ou le plagiat ?) est encore plus profonde. Mais admirons auparavant la distinction que fait Marx entre une dynamique de courte période (cyclique) et une dynamique de longue période menant à une *catastrophe* (au sens mathématique) ou à une mutation plus étalée.

LA THÉORIE DES CRISES

Une fois admise, dès l'origine, « possibilité formelle des crises » (qui réside dans le caractère privé d'une production offerte contre de l'argent), Marx propose de façon dispersée, de multiples raisons de **déséquilibres partiels**.

Mais son développement central sur les crises s'articule sur deux modalités d'une situation macro-économique : la baisse de la *rentabilité* qui devient insuffisante pour inciter les capitalistes à la croissance et l'insuffisance de la *demande* sociale par rapport à l'offre. Soit, dirait-on aujourd'hui, la crise « classique » et la crise de type « keynésien ».

Tout d'abord, la tendance à la hausse de la composition organique engendre une tendance à la baisse du taux de profit.

Comme d'habitude, cette thèse a fait l'objet de débats de type algébrique inépuisables et de faible intérêt. Il suffit de reprendre la formule (II) pour voir qu'à terme, une hausse suffisante de la composition organique du capital (C/V_A) entraîne une baisse de r , quelle que soit l'évolution du taux d'exploitation S/V_A . Reste qu'à court-moyen terme les gains productivité dans les branches de biens d'équipement (en diminuant C/V_A), ou la hausse du taux d'exploitation (en augmentant S/V_A) peuvent inverser la tendance. Marx en convient : ce sont pour lui des « causes qui contrecarrent la loi »... et qui vont précipiter la crise « par l'autre côté ». Nous avons vu qu'il affirme néanmoins, sans argument autre que la sociologie du travail, la hausse de C/V_A . Ne reste donc, pour maintenir la rentabilité, que la hausse du **taux d'exploitation** S/V_A .

La tendance à la surproduction

Nous avons vu dans l'analyse du rapport salarial que Marx admet une certaine «**restitution**» des gains de productivité aux travailleurs sous forme de hausse du pouvoir d'achat (ce qui d'ailleurs écarte l'une des critiques les plus fortes, celle d'Okishio et Samuelson, contre sa théorie de la baisse du taux de profit). Mais, admet toujours Marx, cette *restitution* reste incomplète : le taux d'exploitation croît, ce qui maintient le taux de profit. Et, c'est justement ce qui conduit à la **surproduction (ou de sous-consommation)**.

Le partage de la productivité : dilemme fondamental

La productivité croît plus vite que la demande sociale, pour autant que la fraction la plus stable de celle-ci est la consommation des salariés :

« Dès que la quantité de surtravail qu'on peut tirer de l'ouvrier est matérialisée en marchandises, la plus-value est produite. Mais avec cette production de plus-value, c'est seulement le premier acte qui s'est achevé. Le capital a absorbé une quantité déterminée de travail non payé. A mesure que se développe le procès qui se traduit par la baisse du taux de profit, la masse de plus-value ainsi produite s'enfle démesurément.

Alors s'ouvre le deuxième acte du procès. La masse totale des marchandises, le produit total, doivent être vendues. Si cette vente n'a pas lieu ou n'est que partielle, ou si elle a lieu seulement à des prix inférieurs aux prix de production, l'ouvrier certes est exploité, mais le capitaliste ne réalise pas son exploitation en tant que telle. Les conditions de l'exploitation immédiate et celles de sa réalisation ne sont pas identiques. Elles ne diffèrent pas seulement par le temps et le lieu, théoriquement non plus elles ne sont pas liées. Les unes n'ont pour limite que la force productive de la société, les autres les proportions respectives des diverses branches de production et la capacité de consommation de la société.

Or, celle-ci n'est déterminée ni par la force productive absolue, ni par la capacité absolue de consommation, mais par la capacité de consommation sur la base de rapports de distribution antagoniques, qui réduit la consommation de la grande masse de la société à un minimum susceptible de varier seulement à l'intérieur de limites plus ou moins étroites. Elle est en outre limitée par la tendance à l'accumulation, la tendance à agrandir le capital et à produire de la plus-value sur une échelle élargie. C'est là, pour la production capitaliste, une loi imposée par les constants bouleversements des méthodes de production elles-mêmes, la nécessité de perfectionner la production et d'en étendre l'échelle, simplement pour se maintenir et sous peine de disparaître. Il faut donc que le marché s'agrandisse sans cesse, si bien que ses connexions internes et les conditions qui le règlent prennent de plus en plus l'allure de lois de la nature, indépendantes des producteurs et échappent de plus en plus à leur contrôle. Cette contradiction interne cherche une solution dans l'extension du champ extérieur de la production.

Mais plus la force productive se développe, plus elle entre en conflit avec la base étroite sur laquelle sont fondés les rapports de consommation. Étant donnée cette

base pleine de contradictions, il n'est nullement contradictoire qu'un excès de capital s'y allie à une surpopulation croissante. Car s'il est vrai que le couplage de ces deux facteurs accroît la masse de plus-value produite, par là même s'accroît précisément la contradiction entre les conditions dans lesquelles cette plus-value est produite et celle où elle est réalisée. »

Le Capital, Livre III.

Une lecture de Marx, source d'inspiration pour «les contemporains»

Les approches en termes de **régulation** montreront cependant que cette forme de crise (la surproduction) n'est pas si inéluctable : des compromis institutionnalisés, «**fordiens**» ou «**keynésiens**», peuvent la prévenir en stabilisant le partage des gains de productivité. Ce qui se serait passé après 1945... rendant son actualité à la crise de type «**classique**», aux enchaînements résultant d'une rentabilité décroissante. Hausse de la composition du capital, maintien du salaire, baisse de la rentabilité, contrecarrée par une inflation qui peut à son tour (en érodant le salaire réel) déclencher une *crise de sous-consommation* : c'est ce que Marx appelle une «**crise de suraccumulation relative**». Il en montre même l'aspect inflationniste, anticipant tout naturellement (puisque sa théorie est fondamentalement «à prix fixes», sur les raisonnements *post-keynésiens* en termes de *mark-up* et d'indexation des salaires.

« Mettons que le taux général de profit, partant le profit moyen exprimé en valeur-argent, soit supérieur à la plus-value moyenne effective calculée d'après sa valeur-argent. Pour ce qui est des capitalistes, il est alors indifférent qu'ils se comptent réciproquement un profit de 10 ou de 15 %. L'un de ces pourcentages ne correspond pas à une plus grande valeur-marchandise réelle que l'autre, parce que l'expression monétaire est exagérée de part et d'autre. Nous avons supposé que les ouvriers reçoivent leur salaire normal. Or, pour ce qui est des ouvriers, la hausse des prix des marchandises résultant de l'augmentation du profit moyen doit correspondre à un accroissement de l'expression monétaire du capital variable. En réalité, cette hausse nominale générale du taux de profit et du profit moyen — qui le rend supérieur au taux résultant de la division de la plus-value réelle par le capital total avancé —, ne peut avoir lieu sans entraîner une augmentation du salaire ainsi qu'une hausse des prix des marchandises constituant le capital constant. »

Le Capital, Livre III.

L'ACTUALITÉ DE MARX

♦ Rôle décisif de la monnaie comme lien social dans la situation d'incertitude qui caractérise les économies de marché, rejet du «**tâtonnement**», importance décisive de la productivité, du salaire réel et du coefficient de capital dans la rentabilité, critique des formes d'organisation du travail excluant l'implication du travailleur, mise en évidence des rapports inter-branches dans les sentiers de croissance équilibrés, arbitrage instable et inflationniste entre la crise «**classique**» et la «**crise keynésienne**» dans les situations d'indexation : il semble qu'aujourd'hui les thèmes centraux de l'*économie* de Marx aient envahi le discours de l'économie académique et de

certaines tendances patronales et gouvernementales. Sous une autre étiquette, naturellement, mais qu'importe le flacon !

◆ Alors, triomphe posthume et anonyme de Marx (après ses multiples morts) ? Si Marx n'était qu'un économiste, sans doute. Mais si l'on se souvient que cette « économique » n'était que l'enveloppe d'une **critique** de la division du travail, de l'aliénation des producteurs devant le marché, l'État, ou la machine, et qu'il espérait bien voir le mouvement ouvrier s'en emparer pour « abolir l'ordre des choses existant »... alors le bilan est, aujourd'hui du moins, beaucoup plus sombre.

Le « marxisme », comme référence, semble s'être effondré définitivement avec le mur de Berlin. Mais, le marxisme, comme expression particulière de l'aspiration à une vie plus juste et plus libre, survivra sans doute, méconnaissable, sauf pour les historiens, comme les anciennes murailles romaines encastées dans les maisons de la Rome moderne.

